

L'Accroissement mathématique du plaisir

CATHERINE DUFOUR



Préface de Brian Stableford



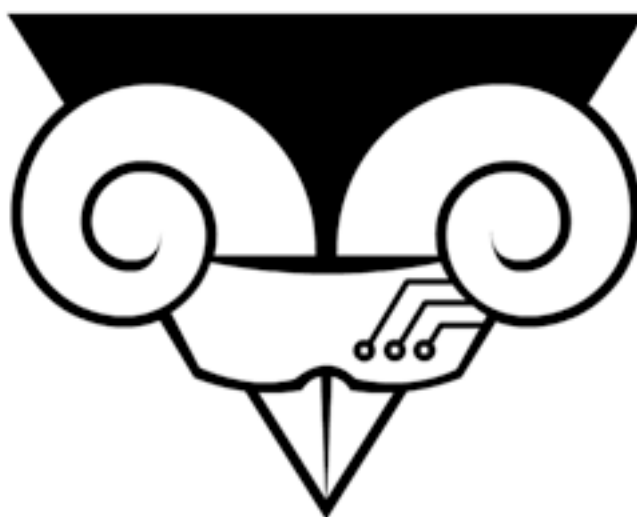
Catherine Dufour

L'Accroissement
mathématique du plaisir



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse **e.belial.fr**.



e-Bérial'

Recueil réuni par Richard Comballot et publié sous la direction Olivier Girard.

ISBN PDF : 978-2-84344-172-1

Code SODIS : NU82276

Parution : janvier 2011

Version : 1.0 – 22/01/2011

Illustration de couverture © 2008, Philippe Caza

© 2008, le Bérial', pour la première édition

© 2011, le Bérial', pour la présente édition

- *Je ne suis pas une légende*
(Bifrost n°30, 2003)
- *Le Sourire cruel des trois petits cochons*
(Faeries n°10, 2003)
- *L'Immaculée conception*
(Lunatique n°73, 2006)
Grand Prix de l'Imaginaire 2008
- *Vergiss mein nicht*
(Faeries n°15, 2004)
- *La Lumière des elfes*
(Inédit)
- *Rhume des foins*
(Inédit)
- *Le Jardin de Charlith*
(Lilith et ses sœurs, L'Oxymore, 2001)
- *Mater Clamorosum*
(Magie verte, L'Oxymore, 2003)
- *Confession d'un mort*
(Inédit)
- *Valaam*
(Inédit)
- *Le Cygne de Bukowski*
(D'ici à nulle part - Charles Bukowski, Éden, 2004)
- *Kurt Cobain contre Dr. No*
(Inédit)
- *Une troll d'histoire*
(Lanfeust Mag hors série n°1, 2003)
- *La Perruque du juge*
(Les Ombres de Peter Pan, Mnémos, 2004)
- *Le Poème au carré*
(Mission Alice, Mnémos, 2004)
- *L'Accroissement mathématique du plaisir*
(Bifrost n°36, 2004)
- *La Liste des souffrances autorisées*
(Bifrost n°42, 2006)
- *L'Amour au temps de l'hormonothérapie génique*
(Inédit)
- *Un soleil fauve sur l'oreiller*
(Inédit)
- *Mémoires mortes*
(Icares 2004, Mnémos, 2003)

Sommaire

Catherine Dufour le talent au cube.....	6
Avant-propos	10
Je ne suis pas une légende.....	14
Le Sourire cruel des trois petits cochons.....	25
L'Immaculée Conception	35
Vergiss mein nicht	80
La lumière des elfes.....	87
Rhume des foins.....	94
Le Jardin de Charlith.....	99
Mater Clamorosum	104
Confession d'un mort	110
Valaam.....	126
Le Cygne de Bukowski	134
Kurt Cobain contre Dr. No	141
Une troll d'histoire	160
La Perruque du juge	168
Le Poème au carré.....	177
L'Accroissement mathématique du plaisir	186
La liste des souffrances autorisées	199
L'amour au temps de l'hormonothérapie génique.....	216
Un soleil fauve sur l'oreiller.....	222
Mémoires mortes.....	229
Bois de souche une postface par Catherine Dufour.....	251
Un entretien avec Catherine Dufour	258
Bibliographie par Alain Sprauel	272

Catherine Dufour
le talent au cube

ON A VU AU FIL DU TEMPS, depuis l'après-guerre, de nombreuses Françaises(1) s'illustrer dans le domaine des littératures de l'imaginaire : des pionnières — en tête desquelles Nathalie Henneberg, Françoise d'Eaubonne, Julia Verlanger et Christine Renard — aux nouvelles venues que sont Corinne Guitteaud, Léa Silhol, Mélanie Fazi, Léo ou encore Estelle Valls de Gomis... en passant par Joëlle Wintrebert, Élisabeth Vonarburg, Anne Duguël, Jeanne Faivre d'Arcier, Sylvie Denis et Sylvie Lainé. Sans oublier quelques « amazones » (2) trop tôt disparues — au figuré mais quelquefois, hélas, au propre — telles que Danielle Fernandez, Sylviane Corgiat, Danièle Héran, Colette Fayard, Florence Bouhier ou la Suisse Wildy Petoud.

Les talents ne manquent donc pas même si Roland C. Wagner faisait, à juste titre, remarquer dans un article de 1984 que : « Contrairement à sa consœur anglo-saxonne, la science-fiction française a toujours compté fort peu d'écrivains de sexe féminin. » (3) Ce qui saute effectivement aux yeux, en parcourant cette petite liste, c'est que la plupart des auteurs en activité aujourd'hui s'expriment d'abord dans le fantastique et la *fantasy*. Plus rarement dans la SF. Mais quelle importance ?! Toutes portent en elles des univers envoûtants, possèdent de belles qualités de plume et savent nous embarquer dans des récits de haute tenue.

Cependant, il en est une dont l'œuvre me touche particulièrement, et dont vous vous apprêtez à lire le premier recueil : j'ai nommé Catherine Dufour.

J'ai rencontré Catherine aux « Utopies », à Nantes, en novembre 2002, alors que je travaillais à *Mission Alice*. *Mission Alice* ? Une anthologie-hommage à Lewis Carroll que je préparais à l'époque pour Jacques Chambon — directeur de la collection « Imagine » chez Flammarion — avant qu'il ne passe de l'autre côté du miroir, et qui parut finalement chez Mnémos, sous la responsabilité d'Audrey Petit. J'étais au bout du chemin, à la tête d'un bon paquet de nouvelles signées par de grands noms de nos littératures et de jeunes loups tout aussi talentueux. J'atteignais le point d'équilibre, les textes prenant place les uns par rapport aux autres dans un ordonnancement qui me semblait couler de source. Seul regret : manquait à l'ensemble une variation psychédélique, improbable rencontre entre l'univers *acide* de la Pop-Rock de la fin des sixties et celui tout aussi barré d'Alice.

Je ne sais trop pourquoi, je m'adressai à Catherine alors qu'elle quittait l'espace librairie où elle venait de dédicacer ses deux premiers romans... romans que j'avais feuilletés quelques semaines plus tôt, attiré par leurs tapageuses couvertures signées Didier Graffet.

Je lui confiai alors, en toute franchise, que je n'avais pas lu le moindre mot de ses livres, mais qu'une intuition me poussait à lui dire que la porte était ouverte. Sous réserve qu'elle puisse m'adresser sa nouvelle dans un délai d'un mois. Elle ne promit rien mais dit qu'elle essaierait.

Je crois me souvenir que deux semaines plus tard, son texte arrivait. Et, ô surprise, il comblait le manque ci-dessus évoqué, croisement parfait entre l'univers surréaliste-pop art du *Yellow submarine*

de George Dunning et celui de la jeune Alice. Avec une maîtrise que je ne m'attendais pas obligatoirement à trouver chez une quasi débutante, laquelle m'avait initialement confié qu'elle ne savait pas ce qu'elle serait capable de donner sur une courte distance. Humilité, quand tu nous tiens...

Jamais je n'avais ressenti à ce point — hormis, sans doute, à la réception des nouvelles de Jacques Barbéri, plus de quinze ans auparavant — et plus jamais je ne ressentis par la suite, qu'un auteur avait à ce point répondu à mon attente.

Je lui en fis part et l'embarquai aussitôt dans d'autres aventures éditoriales. Je n'eus jamais à le regretter.

Il me fallait par ailleurs savoir d'où elle venait et ce qu'elle avait fait précédemment. Nous parlâmes à nouveau nouvelles et elle me dit qu'elle en avait écrit quelques dizaines, qui n'étaient probablement pas publiables. Humilité toujours...

À force d'insister, elle m'en envoya une petite sélection, prenant un luxe de précautions, du genre : « Richard, tu es bien gentil de t'intéresser à ce que j'ai écrit mais tu vas perdre ton temps. » Et là, ressurprise, puisque je découvris « Je ne suis pas une légende », excellente, et « Mémoire morte » que je tiens toujours pour un très grand texte. Je retins la seconde illico pour l'anthologie *Icares 2004* (Mnémos, 2003) et transmis la première à Olivier Girard, rédacteur en chef de *Bifrost*, en lui disant que nous tenions là un auteur de premier plan. Et que s'il retenait le texte, je me ferais un plaisir d'interviewer son auteur afin de constituer un petit dossier. Est-il utile de préciser qu'Olivier tomba lui aussi sous le charme... et que l'idée de réunir un recueil de ses nouvelles pour les éditions du Béliat s'imposa derechef ?!

Ce recueil, vous l'avez compris, c'est *L'Accroissement mathématique du plaisir*, que vous tenez en mains et qui devait initialement sortir sous le titre de *Mémoire morte*, jusqu'à ce que notre ami Gérard Klein fasse paraître ce qui sera peut-être son ultime recueil, sous un titre similaire.

Composé de ses meilleures nouvelles publiées et de plusieurs inédites — parmi lesquelles « L'Immaculée conception », qu'elle donna dans l'intervalle à *Lunatique* et qui remporta le Grand Prix de l'Imaginaire —, ce recueil présente dans un joli florilège ses différentes « veines », qui vont du conte noir et cruel au récit futuriste, de l'hommage respectueux à l'hénaurme, nous invitant à explorer sans *a priori* ses univers intérieurs.

Se dégage de l'ensemble un parfum, une voix... une humanité... tandis que se dessinent, ou plutôt se devinent, à travers les mots, quelques cicatrices bien réelles...

Mais trêve de bavardage, car tout est dans ses nouvelles. Nouvelles dont j'aurais tendance à dire, d'ailleurs, qu'elles sont peut-être plus abouties que ses romans. Néanmoins, si ce *tout* ne vous suffisait pas et si vous souhaitiez en savoir davantage encore sur l'auteur du *Goût de l'immortalité*, jetez un œil à la postface ainsi qu'à l'entretien qui clôturent le volume : Catherine s'y raconte suffisamment pour que vous

obteniez le sentiment de *comprendre* intuitivement le personnage et pour vous communiquer l'envie de revenir sur certains de ses textes.

Pour l'heure, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne lecture, et appeler à la barre :
« Monsieur Brian Stableford ! »

Richard Comballot

Avant-propos

LES CHRONIQUEURS LITTÉRAIRES que l’on invite à rédiger un article sur un recueil de nouvelles commencent, en règle générale, par chercher ce que les textes au sommaire ont en commun — fil conducteur ou thème récurrent. L’évaluation critique se base souvent sur le présupposé que les écrivains se révèlent immanquablement dans leurs œuvres. Pour leur part, lesdits écrivains ne suivent guère ce raisonnement. Dans leur grande majorité, sinon dans leur totalité, ils essaient de varier les plaisirs, d’accomplir quelque chose qu’ils n’ont pas déjà accompli. Décidés à tirer fierté de l’éclectisme de leur recueil, ils s’efforcent d’éviter que l’on puisse y découvrir un motif unificateur ou une préoccupation constante et insistent sur l’originalité, la versatilité et l’ingénuité créatrice.

Vous me voyez donc enchanté d’avouer mon incapacité à mettre en lumière un fil conducteur ou un thème récurrent dans ce livre, lequel couvre un large spectre thématique et embrasse des tonalités distinctes. Considérant cet ouvrage depuis une distance culturelle considérable, du fait tant de ma situation géographique sur la rive opposée de la Manche que de ma perspective formée par une lecture de textes français qui se limitait jusqu’alors pour l’essentiel à des œuvres du XIX^e siècle, je n’ai pu m’empêcher de traquer les signes d’une francité bien enracinée, mais cette saveur, pour autant qu’on la retrouve ici, demeure subtile, fugace et modeste en regard de l’inventivité, la polyphonie et l’idiosyncrasie de ces nouvelles. Leur vertu cardinale tient à ce qu’elles ont peu en commun : elles partent dans tous les sens. Car Catherine Dufour refuse les recettes éprouvées, préférant l’exploration à l’explication, et la découverte à la divulgation.

Mais il faut commencer quelque part, alors commençons par *le fantastique*. En Grande-Bretagne, ce genre-là n’existe pas, car on classe les textes différemment. Quand Tzvetan Todorov a indiqué qu’un domaine intermédiaire séparait *le merveilleux* de *l’inconnu*, un territoire littéraire caractérisé par l’hésitation entre les relations subjective et objective d’un phénomène dérangeant, les Britanniques ont haussé les épaules. De fait, l’hésitation comptait bel et bien moins dans les contes gothiques anglais et allemands qui ont précédé, et aidé à inspirer, *le conte fantastique*, mais depuis sa naissance sous l’égide d’auteurs comme Charles Nodier et Théophile Gautier, le fantastique français témoigne d’une attitude et d’un penchant distincts qui reconnaissent que cette hésitation entre les interprétations divergentes d’une expérience anormale engendre une horreur très raffinée : celle de se demander si l’on est fou dans un monde sain d’esprit ou sain d’esprit dans un monde fou, et si l’un vaut mieux que l’autre. Le français a été plus clair que sa variante anglo-normande en associant à ce sentiment le terme de « fantastique » (en anglais, « fantastic » évoque plutôt le *merveilleux*), et la littérature française plus délicate dans son extrapolation.

Comme j’avais tout cela en tête, il n’est guère surprenant que j’aie trouvé de vifs motifs d’intérêt et de plaisir dans des nouvelles comme « Vergiss mein nicht » et « L’Immaculée conception », qui mettent en scène, non sans jubilation, des relations divergentes d’événements dérangeants. De tels événements pourraient, bien entendu, apparaître dans des textes britanniques, mais je doute que leurs auteurs eussent manié l’équilibre de ces récits contradictoires sur un mode comparable.

Tous les écrivains de fantastique anglais et américains envient aux Parisiens l'avantage que leur offre le terrain. Aucune ville ne possède de cimetières semblables, certes, mais même si le monde funéraire de Londres ou de New York était plus vaste, plus riche en restes humains, jamais il n'accueillerait la ronde des désordres du « Sourire cruel des trois petits cochons », et les canaux pollués de Birmingham ou de Venice, en Californie, n'auraient aucune chance de voir passer des fantômes aussi ambigus que celui de « Vergiss mein nicht », ni d'offrir au témoin de l'apparition une vision aussi clairement anachronique que celle de Get. Cette apparition touche au cœur même du *fantastique*, en ce qu'elle n'est pas une chose ou l'autre mais bien une chose et l'autre : l'incertitude supplémentaire induite par le témoin clé n'est que la cerise sur le gâteau.

Un des textes de ce sommaire participe également du *fantastique*, quoique de façon plus raffinée, et joyeusement suggestive. Le style lapidaire du « Jardin de Charlith » le place dans la tradition de la poésie en prose de Baudelaire, ou du moins justifie l'affirmation de Huysmans selon laquelle la poésie en prose constitue le médium idéal de l'expression symboliste. Parallèlement, « L'Immaculée conception », très différente dans son ton comme dans sa forme, joue avec adresse de la proche parenté entre l'horreur et la comédie, mais use d'une méthode fort similaire qui consiste à ramener l'élément surnaturel à une hypothèse crédible, inévitable et, en fin de compte, irrésoluble.

Le reste du recueil embrasse des genres divers, quoique le symbolisme utilisé dans « Le Jardin de Charlith » se retrouve, avec un effet comparable, dans deux textes qui évitent les problèmes fondamentaux de l'interprétation expérientielle pour proposer d'autres types d'ambiguïté. « L'Amour au temps de l'hormonothérapie génique » est le plus direct des deux, comme il convient à une remise en question par l'ironie de l'hypothèse existentialiste du libre-arbitre. « Je ne suis pas une légende » préfère examiner la réduction des choix possibles engendrée par le hasard, avec un humour noir proportionnellement et délicieusement tortueux. Ce n'est pas la première fois qu'un titre se place en opposition calculée avec le classique de Richard Matheson (Darell Schweitzer a fièrement baptisé l'un de ses recueils *We Are All Legends*), mais peu d'entre nous ont l'étoffe des légendes... et même ceux-là se montreront plus assurés dans leur individualisme que l'anti-héros inefficace de Catherine Dufour face à sa lamentable situation.

« L'Accroissement mathématique du plaisir », dans un sens le pendant extravagant de « L'Amour au temps de l'hormonothérapie génique », n'en constitue pas toutefois une simple extrapolation. L'adjonction du troisième larron au binôme habituel Pygmalion/ Galatée le complexifie de façon fascinante (c'est Kluwer qui a la motivation la plus problématique tout au long du texte, comme en témoigne son destin assez inattendu), mais user d'une invention relevant de la science-fiction pour compliquer l'objet du désir paraît plus fascinant encore. Savourons la notion d'une Vénus capable de dépasser le kantien grâce à la combinaison de l'expertise technologique et du talent artistique pour devenir platonique — en apparence.

« Mémoires mortes » se délecte avec flamboyance de sa complexité encore supérieure. Par son habileté dans la mise en balance de la culpabilité et de l'innocence, son intrigue évoque « Le Jardin de Charlith », mais elle révèle les motivations secrètes avec plus de tranchant. En ce sens, elle présente un contraste frappant avec « Le Sourire cruel des trois petits cochons », dont la francité viscérale tient

moins au style de ses ambiguïtés qu'au déploiement d'une sensibilité typique du *conte cruel*, selon laquelle l'ignorance constitue l'ultime péché mortel et mène à la damnation par un chemin jonché d'épines.

Une fiction futuriste ne saurait utiliser le *fantastique* de la même façon que des textes situés dans le passé ou le présent. Sélectionner une image de l'avenir dans le vaste éventail de possibles dont le présent se trouve (par une conception pas du tout immaculée) engrossé constitue en soi un geste aussi hardi que superbe. On doit bâtir chaque monde fictif à caractère futuriste avec conviction et courage, de sorte que « L'Accroissement mathématique du plaisir » et « Mémoires mortes » sont destinés à dérouler un processus et à arborer un vernis narratifs qui les isolent en tant que travaux littéraires des incertitudes de « Vergiss mein nicht » ou de « L'Immaculée conception ». Cependant, tous quatre prennent source dans l'expérience de l'écrivain et dérivent de motifs d'inspiration personnels. Chose notable, ce sont les deux derniers cités qui, à ce que Catherine Dufour m'a confié, se sont construits sur des souvenirs relativement simples ; ici, l'élément fantastique n'est qu'un ajout pour faire de l'anecdote initiale un récit. Au contraire, les deux textes situés dans l'avenir se sont basés sur des expériences personnelles problématiques par nature, exigeant une transfiguration plutôt qu'une addition. Dans ces divers cas, le développement de l'histoire est ingénieux, mais l'artifice de l'auteur s'applique de manières différentes à des fins différentes — et très variées.

Il s'agit là, je crois, d'une nécessité, surtout pour un jeune écrivain qui ne compte que quelques années d'activité. Hélas, tous les jeunes écrivains ne sont pas aussi aventureux et rares sont ceux qui le restent en prenant de l'âge. Il est difficile de croire que Catherine Dufour puisse perdre sa versatilité, tant elle paraît, dans son œuvre, consciente de soi. Sa perspective toute d'ironie est d'une profondeur qui dépasse l'espièglerie comme le cynisme et qui montre une véritable appréciation tant de l'art d'écrire que de la pertinence de l'écriture face à l'expérience de la vie.

Brian Stableford

Je ne suis pas une légende

A L'ÉPOQUE OÙ MALO rencontra son premier vampire, il frôlait la dépression.

Après deux ans de bons et loyaux services en tant que Life Time Value Manager chez Johnson & Johnson, une persistante absence de cravate doublée d'une regrettable propension à quitter le bureau en sifflant sitôt son travail bouclé lui avait valu une mise au placard définitive. Dans les premières semaines de sa relégation, il essaya d'inverser la vapeur : il mit une cravate noire imprimée de petits ours rouges et passa de longues heures supplémentaires près de la machine à café.

Peine perdue.

Il était trop tard.

Beaucoup trop tard.

Johnson & Johnson, société presque centenaire qu'aucune contradiction n'effrayait, avait eu tout le temps de se forger une personnalité aussi obtuse qu'un angle aigu et plus lourde qu'un plateau hercynien. Elle était capable de changer de directoire tous les six mois, de holding tous les ans et d'organisation interne toutes les deux semaines, son logo valsait au gré des graphistes successifs, les plantes vertes erraient de bureau en bureau et les responsabilités gambadaient sans s'arrêter d'un département à l'autre ; mais une fois qu'on était au placard, on n'en sortait plus. Aucun chalumeau à acétylène, aucun ouvre-boîte, Dieu même n'y pouvait rien. Au placard Malo était, au placard il resterait, jusqu'à ce qu'une lettre de démission atterrisse sur le coin du bureau du DRH.

En attendant, il avait droit à un écran branché sur ANPE.com, un téléphone et une ramette de papier blanc, qu'il gâcha en lettres de motivation désabusées et en familles nombreuses de cocottes en papier.

Ses collègues l'évitaient, ses copains lui répétaient en boucle d'en profiter pour aller à la piscine (« Veinard ! En pleine journée, y a personne ! Ah si j'étais à ta place... »). Lui se sentait très seul.

Il se décida alors à devenir free-lance et ma foi, puisque J&J lui fournissait gracieusement un bureau, il en profita. Il connut alors quelques mois paisibles, gérant sa petite clientèle avec une certaine efficacité. La profession de Malo consistait à donner des conseils judicieux dans un domaine étroit ; et comme il avait un physique avenant, un vocabulaire compliqué et une voix ennuyeuse, il passait pour crédible.

Johnson & Johnson manqua en déposer son bilan, de rage.

Malo se vit donc convoqué à la DRH et sommé en termes menaçants de donner sa démission. La séance dura trois heures, Malo comprit à cette occasion pourquoi :

1 - le bureau du DRH était insonorisé ;

2 - on recrutait toujours les DRH chez les anciens militaires.

Il sortit de l'entretien assez abattu : il avait le choix entre partir de son plein gré (et sans indemnités chômage) ou suivre la longue route épineuse qui mène aux prud'hommes sous la bannière menaçante de la Faute Professionnelle Grave (la DRH avait tout un dossier malveillant sur son compte).

Malo, encore jeune, fut tout étonné qu'une société si policée renfermât en son sein des gens capables de dire des choses aussi affreuses avec des mots aussi grossiers.

Il était tard, il faisait nuit et tiède. Malo enfila la petite ruelle qui menait de chez Johnson & Johnson à la bouche de métro. La lune roulait au dessus des buildings neufs, ronde blanche et dure comme le sein d'une statue cassé net. Malo entendit un bruit de pas pressés derrière lui (le cliquetis adorable d'escarpins à talons pointus), se retourna et mademoiselle Bi se jeta dans ses bras.

Dents en avant.

Malo eut un mouvement de recul qui sauva sa jugulaire. Mademoiselle Bi s'affaissa contre sa poitrine, tomba assise sur les petits pavés en travertin que la municipalité briquait quotidiennement et se mit à pleurer :

« Je ne sais pas ce qui m'arri-ive ! Excucusez moi... »

– Mademoiselle Bi... »

Malo posa sa serviette sur les petits pavés et s'agenouilla auprès de mademoiselle Bi. Elle était jolie, mademoiselle Bi. Menue, des cheveux tout simples et très bruns (ce qui ne se faisait guère), des tailleurs à mourir d'ennui, un sourire timide... elle était bien jolie, mademoiselle Bi. Malo releva son visage du bout d'un doigt : très, très jolie... mais ces *dents*, mon Dieu !

Malo n'avait jamais songé à trouver l'âme sœur chez Johnson & Johnson. Même une partenaire sexuelle, ça ne l'avait pas effleuré. Autant chercher un anchois dans un sucrier. Mademoiselle Bi lui avait toujours paru plaisante, mais... mais jamais si *jolie*.

« C'est quoi, ces nouvelles dents, mademoiselle Bi ? »

À travers ses sanglots, elle lui raconta tout. C'est à dire pas grand-chose. Un escogriffe qui lui saute dessus à la nuit tombante, et tandis qu'elle se demande s'il en veut à sa vertu ou à son portemonnaie, il lui mord le creux du bras et s'enfuit.

« Et depuis, depuis... ah j'ai froid, des cauchemars, des nausées, l'ail m'insupporte, le soleil me donne un érysipèle terrible, j'ai peur tout le temps et tout le temps sommeil, et j'ai mal aux mâchoires. Je n'ose plus me regarder dans une glace... »

À l'hôpital, on lui avait dit qu'elle n'était pas la première à subir ce nouveau genre d'agression. Une mode, quoi. Probablement due à l'influence de tous ces films de vampires sur les personnalités borderline qui hantent les villes, à la recherche d'inspirations méphitiques. On lui avait aussi dit d'aller voir un psy.

« Quand je lui ai parlé du soleil, de l'ail, il a dit que... que c'était le traumatisme. Que je devenais dépressive et... et... »

Elle se torcha le nez avec décision : « et j'ai *pas envie* qu'on m'enferme, voilà. »

Ça, Malo pouvait comprendre.

« Et... et... et ce soir, bégaya-t-elle, j'ai eu envie... quand je vous ai vu, j'ai eu envie de... »

De ? Mademoiselle Bi n'était pas sûre. De chaleur car elle avait froid, de protection car elle avait peur, de contact car elle était seule et de... de mordre. Comme un bébé qui fait ses dents.

« J'ai mal aux dents, si mal... »

Bras dessus bras dessous, Malo et mademoiselle Bi se dirigèrent lentement vers le métro.

Malo raccompagna mademoiselle Bi chez elle, déclina son invitation à dîner et se réfugia dans un bistrot : il avait besoin d'être seul pour tourner et retourner, mâcher et remâcher la drôle de séance qu'il avait subie chez J&J. Sans succès. Tant de haine lui était opaque. Affaîssé devant un demi en sueur, il laissa son oreille vagabonder :

« Le SDAC a encore monté. Faut parier sur Jet-stream, ils sont drivés par KIP, c'est le top comme counselors. T'as suivi la faillite de Foo ? Lannier y a laissé deux cents boules, dis donc. Tu m'étonnes, ils avaient un endettement égal au PIB de l'Erythrée et... »

Malo but la moitié de son demi, se frotta les yeux. Les portables sonnaient par vagues, de petits cadres rasés de partout desserraient leurs cravates en parlant fort :

« J'ai investi dans les Xscripts, tout le monde va se jeter dessus d'ici peu. Moi, c'est sur ComGuard, c'est plus short trendy mais j'ai besoin de cash pour l'OPA de Transbio. J'la sens venir, celle-là. Espère ! Transbio est dans les choux depuis que Mertelsmen a racheté les hards de Pshop ! Tu verras, tu verras... »

Malo finit son demi et s'affaîssa encore davantage. Dans son hébétude, les larmes de mademoiselle Bi se superposaient à la bouche tordue du DRH, ça sentait la moquette poussiéreuse, l'angoisse, le café éventé et le désinfectant métropolitain, les buildings montaient toujours plus haut dans leur cuirasse de vitres sans tain, les dents de mademoiselle Bi luisaient d'un éclat aussi jaune que le blanc des yeux du DRH et Malo se demanda si c'était ça, l'enfer.

Il se leva, paya et sortit.

On ne parla jamais du vampirisme dans les médias. Au début parce que ça aurait fait ricaner, ensuite parce que ça aurait fait paniquer, à la fin parce qu'il est difficile de cracher dans la soupe qu'on vient d'avaler. Il se répandit comme une traînée de poudre, plongea dans les berceaux, força les portes des hôpitaux et des maisons de retraite, hanta les bars et les boîtes de nuit, escalada des immeubles de cinquante étages, fit des claquettes dans les campings, tourbillonna dans les bidonvilles, terrorisa les chiens et les prêtres, aussi véloce qu'un rhume, aussi insidieux qu'un gaz, aussi irréversible que trente kilos d'uranium dans un seau en cuivre.

On parla d'une flambée de délinquance, prétexte à soupirs blasés sur la corruption exponentielle des mœurs. On s'inquiéta d'un accroissement du nombre de dépressions, prétexte à des analyses chafouines du stress de la vie moderne. Les marchands de fruits et légumes se plaignirent d'une désaffection de leur clientèle, accusèrent les bananes grecques et les poireaux turcs, déversèrent pas mal de carottes devant pas mal de préfectures et obtinrent des subventions assez coquettes (sauf le chou-fleur qui a toujours eu la poisse, Dieu seul sait pourquoi). Les vendeurs d'ail mirent la clef sous

la porte, avec un secret soulagement qui les étonna eux-mêmes, et se reconvertirent dans le steak tartare.

Ce fut assez rapide, finalement.

Seuls les congés d'été posèrent problème : la première année, il y eut moitié moins d'estivants à se rôtir sur les plages. L'année d'après, plus un seul. Les vendeurs de serviettes de bain et autres restaurateurs en paillote y allèrent aussi de leur manifestation.

Ils la firent à la nuit tombée et tout le monde trouva ça très normal.

Les horaires s'inversèrent. On parla des ravages de la mondialisation, de la couche d'ozone et de la pollution. Toujours est-il que le travail de nuit connut un essor inégalé, tandis que les sociétés plus traditionalistes se pliaient avec une inconcevable docilité aux étranges exigences des syndicats, lesquels réclamaient une sieste prolongée.

D'éminents physiologistes applaudirent à ce soudain respect des rythmes biologiques. Ce qui rassura. Car un si formidable aveuglement collectif n'allait pas sans un sentiment de malaise diffus — et parfois madame Beurrier, regardant son mari, comprenait brutalement qu'il n'avait *jamais* eu une dentition pareille, et soudain monsieur Garcia, regardant sa fille vautrée devant la télévision, comprenait brutalement qu'elle était morte, morte, absolument *morte*, et soudain mademoiselle Vu Van Laï réalisait que le sachet de « sauce marchand de vin » qu'elle tétait goulûment était du sang de bœuf sans additif, et soudain monsieur Rigby se demandait pourquoi il partait au bureau à dix heures du soir et pourquoi sa chemise était noire de sang séché.

Sous ce vernis d'oubli se cachaient, bien sûr, d'horribles réalités. Tous ces chats qui disparaissaient, ces oiseaux qui ne chantaient plus, ces corps exsangues qu'on n'autopsiait même plus, ces enfants et ces vieillards partis sans laisser d'adresse dans l'indifférence générale... Parfois madame Beurrier cherchait quelque chose, vaguement, puis s'arrêtait, se demandait ce qui lui manquait : *ah oui, mon fils...* Alors elle regardait monsieur Beurrier essayer sa bouche rougie, se passait une main sur le front et reprenait son tricot.

À la nuit tombée, les rues s'emplissaient de silhouettes hésitantes qui se croisaient, les yeux baissés et les narines frémissantes, prêtes à se ruer sur la première goutte de sang venue. Il y eut de drôles de lynchages... dont les protagonistes se relevaient, les vêtements maculés, avec des expressions satisfaites. Ils rajustaient leur tenue, se tournaient précipitamment le dos et reprenaient leur chemin, la tête pleine de brume, laissant un mort à terre. Lequel se levait à son tour, secouait la poussière de son manteau et se remettait en marche, en se demandant confusément ce qui venait de lui arriver.

Puis il n'y eut plus une seule goutte de sang chaud et les silhouettes vespérales sortaient en soupirant de leurs poches qui un sachet de sauce, qui un bout de boudin, qui une bouteille de Viandox amélioré, qu'ils suçotaient jusqu'au bureau.

Malo fut un des seuls à comprendre.

Il avait trouvé un autre emploi, aussi résistant que le précédent mais dix fois moins bien payé : chargé de sécurité vidéo dans un immeuble de bureaux. Cette sinécure consistait à passer ses nuits

dans une petite pièce aveugle, face à un mur d'écrans reliés à autant de caméras, lesquelles s'ennuyaient à des coins de couloirs déserts. Malo n'y jetait jamais un œil, plongé qu'il était dans ses livres. Au début, il avait bien tenté de continuer à entretenir sa maigre clientèle, mais hélas, il semblait y avoir de moins en moins de monde au bout du fil.

Malo s'éveilla, bailla, s'étira. Il regarda autour de lui, le béton aveugle et froid : *ah oui...*

Il avait rendu son appartement et ma foi, comme personne ne venait jamais le déranger dans son bocal de surveillant, il y avait rapatrié ses affaires (habits, livres, et un matelas). Avec des douches municipales à proximité, entre le Lavomatic et le Shopi, il survivait à merveille.

Malo se leva et sortit du bocal, pour aller boire un café à la machine située dans le hall d'entrée des fournisseurs. Il était sept heures du matin et il ne rencontra personne. Rigoureusement personne. Le jour coulait, bleuté et paresseux, à travers les baies sans tain. Malo jeta son gobelet, passa son badge dans le boîtier d'accès et sortit, direction la boulangerie. Autour de lui s'étendait le quartier neuf de Levallois, dont rien n'expliquait la laideur glacée : les immeubles étaient blancs, hauts, conçus en terrasses successives chargées de plantes vertes. Ç'aurait pu, ç'aurait dû avoir un certain charme à la fois cossu et propre : c'était laid. C'était froid et triste. Il y avait du marbre gelé, de la lumière crue, des rues piétonnes pavées de blocs antidérapants aux angles impitoyables, des bacs pleins de fleurs si colorées qu'on les eut crues en plastique, des arbres dans des corsets de grillage, des boutiques rutilantes sanglées dans leurs huisseries d'aluminium, des arcades à bords tranchants, des zeuvredarts non figuratives sur des ronds-points soigneusement tondu, c'était très déprimant. Aussi loin que pouvait ascensionner le regard, on ne voyait que des stores baissés. Un prunus en rut lâcha sur la tête de Malo un tourbillon de pétales roses. Malo poussa la porte de la boulangerie : elle était fermée.

« Mince alors, marmonna-t-il, c'est vrai que la tenancière avait mauvaise mine hier soir mais quand même... »

Il fit le tour du quartier, longeant les quais de Seine bétonnés, et finit par dénicher un chiche-kebab entrouvert. Un type à la face verdâtre lui prépara, avec des râles inquiétants, une pita gonflée de viande grasse. Le serveur regarda Malo mordre dans son sandwich avec une telle expression de dégoût suivie d'une si subite lueur d'intérêt goulu que Malo attendit d'être dehors pour avaler une deuxième bouchée. Il regagna, songeur, son bocal en béton.

Il finit son chich' en regardant en accéléré les cassettes vidéo de la nuit.

« Nom de Dieu de nom de Dieu... »

Il revint en arrière sur la caméra quatre (ascenseur 12B rez-de-chaussée), appuya sur play : un flot de gens (*sept exactement : deux livreurs, trois cadres, le gros type des Services Généraux, un visiteur...*) pénètre dans l'ascenseur. Caméra sept (ascenseur 12B douzième étage) : six personnes sortent de la cabine. Elles ont du noir sur le menton. Rewind, play. Du noir sur le menton, les cheveux en bataille. Rewind, play : elles s'éloignent en secouant la tête, le dos voûté. Rewind, play : derrière elles, la cabine se referme. Pause. Rewind, play, pause. La définition est immonde. Une forme sombre sur le plancher de la cabine. La tache blanche d'un visage.

« Merde merde merde ! »

N28. « Confession d'un mort ».

1) In : *L'Accroissement mathématique du plaisir*, recueil, 2008 [F.01].

N29. « Valaam ».

1) In : *L'Accroissement mathématique du plaisir*, recueil, 2008 [F.01].

N30. « Kurt Cobain contre Dr. No ».

1) In : *L'Accroissement mathématique du plaisir*, recueil, 2008 [F.01].

N31. « Un soleil fauve sur l'oreiller ».

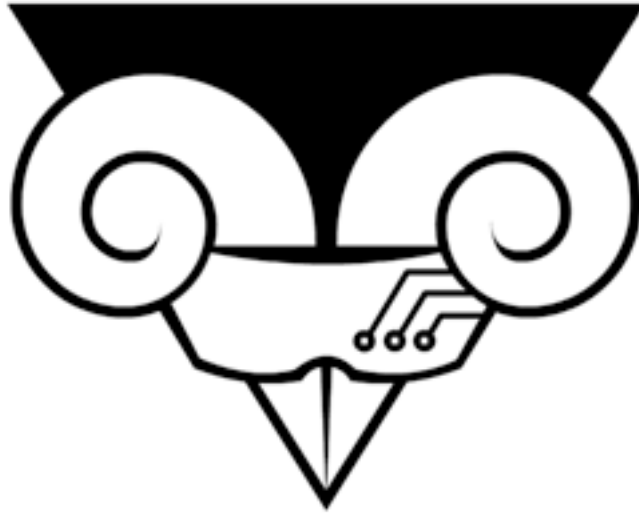
1) In : *L'Accroissement mathématique du plaisir*, recueil, 2008 [F.01].

N32. « Tate Moon ».

1) In catalogue de l'exposition de Dominique Gonzalez-Foerster à la Tate Gallery en fin 2008. [Texte anglais, la version française étant inédite à ce jour].

© Alain Sprauel, juin 2008

Version 2.1



e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur

e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?

Venez discutez avec nous sur

forums.belial.fr

Cet ouvrage est le seizième livre numérique des Éditions du Bérial'
et a été réalisé en janvier 2011 par Clément Bourgoïn d'après
l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-083-0)